

# Chapitre 1. L'identité

## *celui ou celle que je suis*

À la question « qui suis-je ? », la littérature offre plus d'une réponse. S'identifier à la figure de « l'honnête homme » fut l'ambition des hommes de la Renaissance et de l'époque classique. Avec la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le préromantisme, l'individu se met à exister comme sujet à part entière, un sujet aux prises avec sa conscience, préoccupé par sa vie morale. Les romantiques se tournent plus résolument encore vers leur « moi » intérieur, et la poésie lyrique devient le lieu privilégié d'un libre épanchement de ce « moi », qui permet au poète d'exprimer ses sentiments les plus intimes. La modernité instaure une rupture : être celui que l'on est ne va plus de soi. La notion même d'identité vacille. L'homme est vu comme un être perpétuellement en devenir, ne coïncidant jamais tout à fait avec lui-même. Les limites de son « moi » sont désormais perçues comme floues, incertaines. L'écrivain, en particulier, est cet être double dont l'œuvre ne reflète pas forcément la vie, ou qui doute de la consistance de sa propre existence. Celui, aussi, qui est capable de s'identifier à un autre « moi ». Plus près de nous, les auteurs proches du courant de l'autofiction se montrent désireux de s'inventer une vie par l'écriture. L'expérience de l'exil constitue une autre de ces scissions du « moi » qui rendent problématique l'idée d'identité.

# “ Un honnête homme, c’est un homme mêlé. ”

Montaigne

---

## *L’auteur*

- ♦ Issu d’une riche famille bordelaise, Michel de Montaigne (1533-1592) fut parlementaire et se lia d’amitié avec La Boétie. En 1572, il abandonne ses fonctions pour se consacrer à l’écriture des *Essais*. Bien qu’élu maire de Bordeaux en 1581, il ne cessera de remanier et d’amplifier son grand œuvre jusqu’à sa mort.

## *L’œuvre et son contexte*

- ♦ *Essais* (1595), III, 9, « De la vanité »
  - ♦ Les *Essais* ont été publiés une première fois en 1580. Écrivain humaniste nourri des auteurs de l’Antiquité, Montaigne y exerce sa réflexion dans tous les domaines du savoir, et cherche en lui-même les caractères de l’« humaine condition ». L’édition définitive verra le jour trois ans après la mort de l’auteur.
- 

## **Commentaire**

Cherchant à se connaître lui-même, c’est tout naturellement que **Montaigne se tourne vers les autres**. Dans « De la vanité », il s’interroge ainsi sur l’art de voyager, meilleure façon d’aller à la rencontre d’autrui. En 1590-1591, cherchant à soigner sa gravelle dans des villes thermales, Montaigne a accompli lui-même un grand voyage à travers l’Allemagne et l’Italie. Voyager, c’est avant tout s’abandonner au « plaisir de la variété » : celle des usages que l’on découvre, des façons d’être les plus diverses. Dans son essai, il se moque de ceux de ses semblables qui « voyagent couverts et resserrés d’une prudence taciturne et incommunicable ». L’« homme mêlé », au contraire, est celui qui sait se détourner de lui-même pour

aller vers les autres et faire sien ce qui leur appartient. Être un « honnête homme », c'est-à-dire un homme modéré, tolérant et sage, implique cette prise en compte de l'altérité, qui signifie aussi la mise à distance du préjugé. Dans cet essai comme dans d'autres, l'auteur se livre à un **éloge de la curiosité** : où qu'il soit, Montaigne observe, examine, et réfléchit à partir de son expérience. Il s'intéresse à l'humain sous toutes ses formes. N'a-t-il pas fait graver sur l'une des poutres de sa bibliothèque cette maxime du poète latin Térence : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger » ? C'est cette même curiosité qui le pousse à s'intéresser aux peuples du Nouveau Monde, auxquels il consacre deux chapitres de ses *Essais*. En 1562, à Rouen, Montaigne a pu rencontrer deux Indiens du Brésil, et s'entretenir avec eux (« Des Cannibales », I, 31). Ces hommes présentent un visage différent du nôtre, mais ils doivent nous tenir lieu de miroir, et le regard qu'ils portent sur nous peut être le révélateur de nos imperfections. Là encore, le détour par l'autre est bénéfique et permet de nourrir la réflexion.

Se tourner vers les autres, c'est aussi se tourner vers **les livres, lieu de l'altérité par excellence**. Montaigne a reçu de son père une éducation conforme aux principes humanistes. Il a appris le latin avant le français, et a toujours vécu entouré de livres. L'« honnête homme » est en effet un homme cultivé ; c'est par la raison et la connaissance qu'il peut s'accomplir. Dans la tour de son château, l'écrivain a aménagé une bibliothèque où il passe ses journées à consulter ses nombreux volumes : récits de voyages, ouvrages religieux ou savants, mais surtout livres anciens. Montaigne s'observe à travers le prisme des écrits des Anciens, et s'y reconnaît. Il s'approprie d'ailleurs librement les propos de ses auteurs favoris pour les insérer dans son propre livre. À l'image de son auteur, le texte des *Essais* est donc par essence un texte « mêlé » : Montaigne y mêle sa voix à celle de ses illustres prédécesseurs, établit avec eux un dialogue fécond, sans cesse repris, jamais achevé.

“ Je sens qu’il faut avoir été  
ce que je fus pour devenir  
ce que je veux être. ”

Jean-Jacques Rousseau

---

*L’auteur*

- ♦ Élevé à Genève, autodidacte, Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) devint l’un des plus célèbres philosophes de son temps. Sa réflexion sur la Nature et la Société, ses conceptions novatrices sur l’éducation, ont inspiré les révolutionnaires de 1789.

*L’œuvre et son contexte*

- ♦ *La Nouvelle Héloïse*, V, 3
- ♦ Pour écrire ce roman épistolaire, Rousseau s’est inspiré de l’histoire des amants médiévaux Héloïse et Abélard. Son héros, Saint-Preux, est amoureux de Julie, son élève. Sans cesser d’aimer Saint-Preux, celle-ci se résigne pourtant au mariage voulu par son père. Décidée à mener une vie vertueuse, elle incite son amant à la suivre dans la voie spirituelle. La cinquième partie du roman est une sorte de traité de la vie heureuse.

---

**Commentaire**

Écrite par Saint-Preux, cette lettre est destinée à Milord Edouard, l’ami anglais qui l’a fait renoncer au suicide. Ayant surmonté le désespoir de la séparation, Saint-Preux ne veut pas perdre les fruits du « sacrifice » qu’il a consenti. De la perte du bonheur que lui procurait la présence de Julie peut surgir un bonheur nouveau, plus pur. L’amant malheureux qu’il fut veut **dépasser son malheur pour accéder à une existence nouvelle**. « Mon cœur va mettre à profit les ardents sentiments qu’il a vaincus », écrit Saint-Preux dans la phrase qui précède. Son amour pour

Julie n'est pas mort, mais désormais il se nourrit plus d'absence que de présence. Il s'est spiritualisé, et cette élévation spirituelle est une victoire remportée sur sa passion. La quête du bonheur devient pour Saint-Preux une quête morale, inscrite dans son nom même. L'union des amants peut ainsi s'éterniser sous la forme d'une recherche commune de la sainteté. Rechercher la vertu implique pour Rousseau de se tenir éloigné de la société parisienne, factice et perversie. Solitaire, Saint-Preux se confie à son ami. On peut noter la triple occurrence du pronom « je » dans la phrase. Comme le journal intime, la lettre introspective s'inscrit dans une tradition morale de maîtrise de soi, mais **elle permet surtout au moi de se ressaisir dans la durée**. Le rousseauisme, à la différence du classicisme, envisage l'être dans son épaisseur temporelle. Le passé nourrit l'avenir. La quête morale de Saint-Preux se déploie dans le temps et implique une continuité dans le rapport à soi-même. La lettre non seulement reflète mais favorise cette quête ; elle la conditionne en permettant au personnage de mettre en ordre sa vie, de s'assurer d'une cohérence entre sa pensée et ses actes, d'affirmer à ses propres yeux la permanence temporelle de son moi à travers les épreuves de l'existence.

L'invariance du moi dans le temps dessine ainsi **une trajectoire morale**. Le bonheur nouveau que recherche Saint-Preux s'étend dans la durée. Il est fait de calme, de paix. Le héros s'efforce de réconcilier la passion et la vertu, de se montrer fidèle à son amour par-delà les impasses du désir. L'affirmation de cette fidélité, synonyme de constance morale, est un idéal exigeant qui suppose une discipline, une ascèse. L'épisode du ruban volé, dans les *Confessions*, fournit un autre exemple de cette expérience de soi dans le temps, de cette solidarité du moi présent et du moi passé, cette fois-ci liée au remords. Ayant, enfant, accusé à tort une jeune servante d'un vol qu'il avait commis lui-même, Rousseau sera toute sa vie poursuivi par la culpabilité. C'est la nécessité d'avouer enfin ce méfait, souvenir lointain mais toujours présent, qui le décidera à écrire son autobiographie.

“ Ah ! insensé qui crois  
que je ne suis pas toi. ”

Victor Hugo

---

*L'auteur*

- ♦ Victor Hugo (1802-1885) fut d'abord le chef de file du mouvement romantique. Poète aussi précoce que prolifique, il révolutionna le théâtre de son temps (*Hernani*, 1830). Deux événements marquèrent sa maturité : le décès accidentel de sa fille aînée en 1843, le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte en 1851, qui le contraignit à l'exil. Son chef-d'œuvre romanesque, *Les Misérables*, parut en 1862.

*L'œuvre et son contexte*

- ♦ *Les Contemplations* (1856), préface
  - ♦ Le recueil des *Contemplations* se présente comme un testament littéraire. L'œuvre, écrite en grande partie en exil, se veut le résumé d'une vie. Dans sa courte préface, Hugo justifie la structure en deux parties : « Autrefois », « Aujourd'hui ». Entre les deux : l'abîme, c'est-à-dire la disparition de sa fille Léopoldine, qui s'est noyée dans la Seine un jour de septembre 1843.
- 

**Commentaire**

Dans la préface des *Contemplations*, Hugo développe le paradoxe d'un **livre sans auteur**. Ce livre somme, qui aurait pu s'intituler *Les Mémoires d'une âme*, la plus autobiographique de toutes ses œuvres, s'est écrit, prétend-il, sans l'intervention de sa volonté. Le ton impersonnel de cette préface, sobrement signée de ses initiales, en témoigne. Hugo parle de lui à la troisième personne. Il ne prend la parole qu'en tant qu'il est « une conscience », « un esprit » qui s'est simplement mis à l'écoute de l'écoulement de la vie, du déroulement des jours. Cette impersonnalité revendiquée culmine dans le fantasme d'un livre sans auteur identifiable,

d'un livre qui aurait pu être écrit par un autre, ou que chacun aurait pu écrire. La même impersonnalité se retrouve dans les poèmes eux-mêmes. Même si la première personne y est plus fréquemment employée, pas une seule fois, alors qu'elle est partout présente, Léopoldine ne s'y trouve nommée.

L'ambition du poète dans cette préface est celle d'**une autobiographie à portée universelle**, où chacun pourrait reconnaître sa propre image comme dans un miroir. Les hommes se trompent s'ils croient que leur destinée est unique, originale. Tous les hommes ne sont-ils pas égaux devant la joie comme devant la souffrance, devant le bonheur comme devant le deuil, et devant la pire des épreuves que leur inflige la vie : la perte des êtres chers ? La vie de l'homme qui a écrit les *Contemplations* ne se distingue pas fondamentalement de celle de ses lecteurs. « Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne. » Insensé est celui qui se croit différent, qui pense qu'il peut échapper au sort commun. C'est pourquoi il est interpellé par le poète avec une certaine grandiloquence. La formule frappe en effet par son caractère théâtral : il n'est pas rare que, même lorsqu'il écrit en prose, Hugo fasse des alexandrins...

Dans *Les Voix intérieures* (1837) puis dans *Les Rayons et les ombres* (1840), ses précédents recueils de poèmes lyriques, Hugo s'était inventé un double, un porte-parole : Olympio, en qui pouvait s'incarner la voix de l'homme universel. Le projet était déjà, non de se contenter d'exprimer la subjectivité du poète, comme on a pu le reprocher aux écrivains romantiques, mais d'écrire « Le Poème de l'Homme ». Avec *Les Contemplations*, une étape supplémentaire est franchie : désormais, **c'est le lecteur lui-même qui devient le double de l'auteur**. Hugo et son lecteur ne font qu'un. « Quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. » Pour faire entendre la voix humaine dans ce qu'elle a de grand et de déchirant, Victor Hugo accomplit et dépasse l'affirmation romantique de la subjectivité en élargissant son moi aux dimensions de l'humanité.

# “ Je est un autre. ”

Rimbaud

---

## *L'auteur*

- ♦ Arthur Rimbaud (1854-1891) a écrit toute son œuvre entre seize et vingt ans. D'abord proche des poètes du Parnasse, il a développé, en vers puis en prose à partir des *Illuminations*, un univers poétique novateur et visionnaire. Redécouvert par Claudel puis les surréalistes, il est emblématique de la modernité.

## *L'œuvre et son contexte*

- ♦ Lettres du 13 mai 1871 à Georges Izambard et du 15 mai 1871 à Paul Demeny
  - ♦ Quelques lettres de Rimbaud nous sont parvenues, documents essentiels pour comprendre sa quête artistique. La lettre du 15 mai, adressée à un ami du poète, est parfois appelée « lettre du voyant ». Elle précise et développe des intuitions formulées deux jours plus tôt dans la lettre à Izambard.
- 

## **Commentaire**

La lettre du 13 mai est un témoignage émouvant : celui d'un jeune homme qui se découvre autre que celui qu'il croyait être. C'est la poésie qui l'a métamorphosé. « Je me suis reconnu poète », écrit-il quelques lignes plus haut. La violence exercée sur la langue (« Je *est* ») souligne **cette expérience de l'altérité, ce dédoublement de soi** que Rimbaud vit à cette époque. Car le génie poétique, qui le distingue du commun des mortels, lui impose de rompre avec son identité sociale. S'accomplir comme poète suppose un « encrapulement », un refus de l'ordre social, et cette révolte est dirigée aussi bien contre Izambard, son ancien professeur, qui sert de modèle repoussoir, que contre sa propre mère, qui prétendait l'obliger à travailler. C'est l'époque où Rimbaud fait le choix d'une vie déréglée,